

1813 — Un village de Calabre

Eduardo

Du haut du vieux donjon, Eduardo fixe la mer qui scintille sous le soleil. Reflets argent sur bleu saphir. Tout est calme. En se retournant, de l'autre côté de la tour, son regard porte sur les montagnes calabraises. Quelques taches olive sur fond châtain. Là aussi, tout est paisible. Tout est toujours paisible en apparence ici.

Voilà maintenant deux ans qu'il traîne sa carcasse dans cette garnison miséreuse où il s'ennuie. Il a toujours haï le sud et ses habitants, lui qui vient de Florence, l'Italie la vraie. D'ailleurs, Napoléon ne s'y est pas trompé, Florence fait partie d'un département français alors que ces montagnes emplies de voleurs et de séditieux, il a préféré les donner à son frère, puis à son gendre plutôt que d'en faire un bout de France. C'est ce que se dit Eduardo, que les hasards des affectations ont amené ici, lui, qui avait rêvé d'intégrer l'armée française, de monter en grade, d'être un héros.

Pourtant, quand ses classes furent finies, il y a dix ans de cela, tout semblait possible. Bonaparte était président de la nouvelle République d'Italie puis, un an plus tard, Roi d'Italie. Il portait les lauriers militaires auxquels aspirait Eduardo, il était prêt à le suivre, partout. Et puis, non ; de troupe de second ordre en bataillon provisoire, de mutation en mutation, il n'avait jamais rencontré l'épouse qu'il espérait : la Gloire. Tout au plus, des filles de village dévoyées. À la place des galons, de vilaines véroles. Victime de la logique politico-militaire des grands de ce monde, il était passé du royaume d'Italie à celui de Naples

et il avait fini là, dans ce village minable avec sa petite troupe à courser d'insaisissables brigands.

Parlons-en de sa troupe ! Une caricature de l'Empire : une soixantaine de bras cassés venant des endroits les plus improbables. Des Calabrais, copains comme cochons avec les gens du pays, quand ils ne sont pas carrément cousins, des Napolitains qui n'en ratent pas une pour faire une sieste, planqués dans un coin, des apatrides trop heureux qu'on ne leur pose pas de question sur leur passé, trois Corses toujours prêts à se battre pour la moindre vétille, un déserteur Autrichien mal embouché, un Corfiote paumé que personne ne comprend et même un noir incapable de dire de quelle île on l'a tiré ! Elle est belle son armée.

Peut-être que si on lui avait confié une meilleure troupe, il aurait brillé ? On ne le dit pas, mais les lauriers sont portés par le chef, mais tressés par les obscurs, les soldats. À moins que ça ne soit ses supérieurs qui n'aient pas su voir en lui un homme d'exception ? Ou la chance ? Il a du mal à se faire à l'idée qu'il n'a éventuellement pas l'étoffe d'un héros.

Plus il ressasse sa pathétique histoire, plus il s'enfonce dans le marasme. Avec le marasme viennent l'inaction puis l'ennui. En conséquence, il s'occupe. Au début, il poursuivait les brigands avec véhémence, puis il se prit de passion pour les chevaux et, enfin, il prit maîtresse. Ah, Annabella ! Elle lui a bien ferré le cœur. Il pensait se contenter d'une passade, mais la dame, oui la dame, car il y a un mari, a su y faire pour lui tourner la tête. D'un coup, il s'est senti redevenir guerrier. Il y avait matière à bataille, à conquête. Une fois la forteresse tombée, il aurait pu partir, il aurait dû, mais non, son indolence reprit le dessus et il resta. De toute façon, il n'y avait rien d'autre à faire dans cette bourgade.

Avant de parler d'Annabella, il faut connaître le village.

Quelques baraques de pierre agrippées à la falaise. En bas une plage et la mer, en haut une terre de caillasses où tout pousse mal. Des maisons si agglutinées entre elles, que même aux heures de plein soleil, les rues sont sombres. L'impression que toute la crasse et les ombres de la région sont attirées par ces bicoques pouilleuses. Les habitants, idem : halés, sales, mesquins, mauvais à un point tel que leur méchanceté semble s'être logée dans les rides de leurs visages. Même les animaux sont de la partie. De vieux ânes bilieux, de hargneux chiens pelés, des chèvres vindicatives. Au-dessus de tout cela se dresse le donjon normand où il aime monter pour humer un air plus pur, s'échapper pour ne pas mourir noyé dans les miasmes de ce petit monde qu'il exècre.

C'est pourtant dans cet antre de misère humaine qu'il a rencontré Annabella. Elle est arrivée avec son mari il y a de ça quelques mois. Une histoire d'héritage suite à la mort suspecte d'un fils et de sa mère, un empoisonnement sans doute. Mais allez savoir qui est le responsable et pour quelle raison ? Les morts ? Des cousins au mari d'Annabella. Ils sont tous cousins de toute façon. Encore des histoires dans le village. L'héritage, pourquoi eux ? Pourquoi pas untel ou untel ? Paroles hautes et couteaux tirés. Toujours la même chanson. Et là, Elle apparut.

Eduardo remontait la rue — pour tout dire, il n'y a qu'une seule vraie rue dans le village, le reste n'est que recoins tordus et venelles sombres —, il patrouillait, grand mot pour dire qu'il s'ennuyait, quand, soudain, une agitation anormale anima le haut de la chaussée. Sans doute une engueulade ou un vol, se dit-il. Mais comme il représentait l'ordre en ce lieu, il se dépêcha d'aller voir, las par avance des cris à venir, des menaces, des pleurs vrais ou simulés. Alors qu'il transpirait dans son uniforme trop chaud, ses bottes glissant dans la fange qui s'écoulait dans la ruelle en pente, le shako de guingois, il la vit. Une